

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



L'isthme de Courlande

Mélanie Vincelette

Numéro 159, automne 2015

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/81967ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Vincelette, M. (2015). L'isthme de Courlande. *Lettres québécoises*, (159), 13–15.

L'isthme de Courlande

On dit que l'homme préhistorique dessinait des mamouths sur les murs de sa caverne avec un morceau de terre coloré non pas à des fins décoratives, mais parce qu'il croyait que son illustration lui conférait des pouvoirs magiques. Que son dessin l'aiderait dans sa prochaine chasse. L'homme préhistorique connaissait déjà la puissance de l'art.

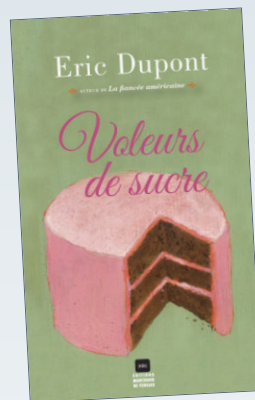
C'est ce caractère sacré de l'écriture que je cherche quand je lis des manuscrits. Des textes dans lesquels chaque mot en cache un autre. Les miracles sont rares, mais je me souviens d'avoir été « hameçonnée » dès les premières lignes du premier manuscrit d'Eric Dupont, car j'ai tout de suite vu la force de cette voix qui se déployait. Eric Dupont écrit des livres où les personnages parlent toujours d'un point de vue politique, où les mères aident les enfants à développer une conscience syndicale exemplaire, où la foule semble toujours avoir un peu tort et où le monde des vivants est ourlé par celui des non-vivants. Mais, surtout, il construit un monde dans lequel le « rire est souverain ».

L'histoire de la littérature est remplie de romans, aujourd'hui considérés comme des chefs-d'œuvre, qui ont été traités comme des torchons à leur publication. Les archives de la revue *Harpers* montrent comment Henry James a accusé Charles Dickens d'être l'auteur le plus superficiel de tous les temps : « Il n'a rien ajouté à notre compréhension de l'âme humaine. » Plusieurs autres crimes de lèse-majesté suivront. « Ce roman ne vaut pas l'attention d'un lecteur adulte », écrit *The New York Times* en ricanant au sujet de *Lolita* de Nabokov. « Pas mal monotone », crache le même journal à propos du roman de Salinger *The Catcher in the Rye* : « Il aurait dû couper toute la partie qui parle des connards oisifs et de leur école pourrie. »

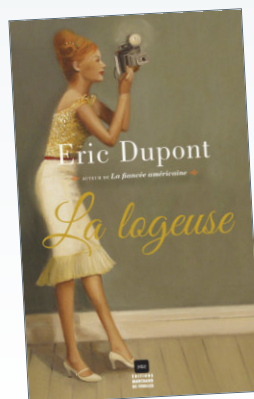
Eric Dupont a donc réussi à faire quelque chose qui n'arrive presque jamais. Avec sa quatrième publication, *La fiancée américaine*, il a écrit un roman sérieux, un livre qui n'est pas axé sur le refrain si souvent entendu — *sex, drugs and rock and roll* —, un roman-fleuve ni frivole, ni kitsch, ni cynique, et l'a transformé en véritable phénomène culturel. Encore plus incroyable, il a écrit un livre infusé de charisme byronien soutenu tant par la critique que par les foules de lectrices qui se sont pressées à toutes ses apparitions publiques. *La fiancée américaine*, par sa virtuosité, sa bravoure et ses effets pyrotechniques, dédaigne les chapelles littéraires. « La littérature québécoise vient de faire un grand bond », écrira Martine Desjardins dans la revue *L'actualité*. C'est que *La fiancée américaine* contient une armurerie complète de techniques qui proviennent de la littérature mon-



ERIC DUPONT



Si tu veux peindre un chrysanthème, observe-le pendant un an et tu vas devenir un chrysanthème.



diale métabolisées par l'auteur au fil de ses lectures et appliquées pour les besoins de la cause à la péninsule gaspésienne. Mais pour écrire un tel livre, la richesse de l'expérience de lecteur ne suffit pas.

Horace Engdahl, de l'Académie suédoise, s'est plaint que les écrivains américains ne lisent pas les livres en traduction, ce qui laisse leur littérature terne. Interviewé par le journal catholique français *La croix*, il est sorti avec ses conseils pour la culture américaine : « Vos cours de création littéraire nuisent à votre qualité littéraire », a-t-il dit. Il a expliqué qu'il méprisait la culture littéraire américaine contemporaine, car elle est dominée par les universités et leurs étudiants. Même les postes d'enseignement, a-t-il dit, ont un effet négatif, parce qu'ils « coupent les écrivains de la société ». Le résultat, selon lui, est une littérature qui ne court pas beaucoup de risques. Il a suggéré que les auteurs prennent des emplois tels que « chauffeurs de taxi, greffiers, secrétaires et serveurs » afin de gagner leur vie.

Eric Dupont, qui enseigne la traduction à l'Université McGill depuis plus de dix ans, est préoccupé par cette question, et sa démarche reflète une méthode prônée par Hérodote : *Si tu veux peindre un chrysanthème, observe-le pendant un an et tu vas devenir un chrysanthème*. La langue d'Eric Dupont devient musique à travers le filtre de l'expérience. Un jour, il m'a dit : « Je dois visiter la péninsule de Courlande. La mer Baltique rejette de l'ambre par morceaux sur ses plages. » Il se préparait à écrire le périple de Magdalena Berg et la tragédie du navire de guerre le *Wilhelm Gustloff*, dans *La fiancée américaine*, et il devait voir de ses propres yeux les contours de l'isthme de la Vistule, les deux langues de mer entre lesquelles l'eau gèle en hiver. Il ne pouvait pas l'écrire sans l'avoir vécu. Il a pris le bus en Pologne et a foncé seul vers l'ancienne Prusse orientale. J'étais un peu inquiète, mais je savais que c'est l'expérience et cet investissement entier dans son art qui font de lui un portraitiste hors pair.

Vissi d'arte

J'avais les yeux en forme d'oursins tout au long de ma lecture du manuscrit de *Voleurs de sucre*, le premier roman d'Eric Dupont. Ce roman du déracinement explique la perte qu'implique le geste de quitter sa terre natale, en l'occurrence Amqui, « centre de l'Univers, source de toute joie ». Peur de la furie divine, désir de vengeance ou d'affranchissement, *Voleurs de sucre* transforme sur son passage une gargote aussi simple que *Boubou Pizza* en épiphanie à la portée universelle.

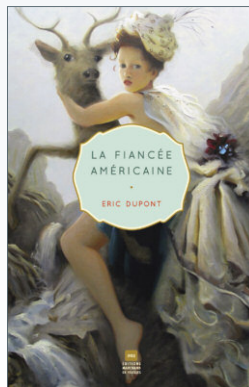
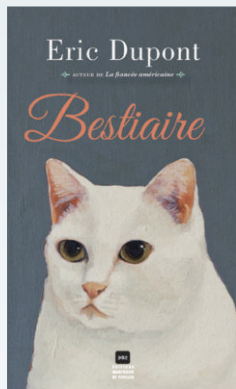
Je crois que Boubou fermera ses portes quelques années après notre visite. Mais dans ma mémoire, il restera toujours mon premier voyage, le début de la véritable odyssée de douceur qui me mènera du sirop d'érable d'Amqui aux tortes de la Haute-Autriche, en passant par la mélasse des Antilles. Le voyage vers la pizzeria contient aussi le germe de tous les déchirements que l'on vit dans les aéroports et les quais de gare; il annonce, telle une prophétie, la douleur des départs et la plus grande douleur, celle des retours de celui qui revient parlant des langages incompris des siens.

Avec *Voleurs de sucre*, il amorçait la création d'une fresque mythique gaspésienne dans laquelle le miraculeux et le réel convergent. Dans les livres d'Eric Dupont, le monde des vivants côtoie celui des disparus. Ses personnages sont en dialogue constant avec les morts; chez Eric Dupont, il n'y a pas de frontière entre le monde des vivants et le monde des trépassés: que l'on pense à la gluante Vérité dans *Voleurs de sucre*, à tante Zénoïde dans *La logeuse* — « une petite vieille toute ratatinée, vêtue de velours mauve » que l'on découvre glacée, « agrippée à une bouée de *l'Empress of Ireland*, le luxueux paquebot qui avait sombré au large de Rimouski au printemps de 1914 » — ou encore à la Jeanne Joyal de *Bestiaire* ou à sœur Marie-de-L'Eucharistie de *La fiancée américaine*. Ces morts-vivants font office d'oracles, de mémoire sociale et historique qui montrent du doigt l'horreur du monde réel quand un personnage est en déroute ou lorsque les autres personnages semblent s'accommoder d'une injustice.

Les personnages d'Eric Dupont doivent toujours jeter un pont entre des mondes radicalement différents: le banal et le bizarre, le naturel et le surnaturel, l'arrière-pays et la ville, les hommes et les femmes. L'ensemble de son œuvre est l'acte de traduction dramatisé. Certains ont dit qu'il utilise le réalisme magique, mais, avec le temps, je commence à soupçonner qu'il est convaincu d'orchestrer tout simplement une narration réaliste.

Vergeblich

Mais parfois, les fantômes ne suffisent pas à leur tâche et il faut écrire un roman engagé. Le roman *La logeuse* met en scène une « expérience en économie politique » dans un village où deux industries étaient reines: le papier et l'Ennui. « Notre-Dame-du-Cachalot, malgré tous les mensonges qui circulent à son sujet, représente l'achèvement le plus méconnu du rêve politique socialiste d'ins-



piration marxiste.» Rosa Ost, initiée par sa mère à l'âge de huit ans à la pêche à l'oursin, est née dans ce village où « quelques barbichettes du MERDIQ, le ministère de l'Épanouissement des régions désolées et isolées du Québec, avaient concocté un plan de sauvetage de l'idéologie marxiste. Il s'agissait de créer à l'échelle d'un village la preuve irréfutable que le paradis socialiste était réalisable, et ce, sans faire subir à la population les navrantes persécutions staliniennees. »

Rosa Ost quittera les froids pingouinesques de son village pour trouver comment faire lever le vent d'ouest si nécessaire à l'économie locale, mais qui depuis peu ne souffle plus sur sa région. La grande ville sera source de multiples distractions. Rosa Ost recevra son éducation urbaine d'une troupe de danseuses communistes, d'une femme qui se trouve être la réincarnation de Jeanne d'Arc et de Sri Satyanarayana, le patron d'un motel miteux sur la *Main*.

La plupart des gens n'essaient pas de faire surgir l'élément sacré tapi au fond d'eux-mêmes, mais Eric Dupont semble puiser à cette source. Conséquemment, ses personnages inspirent une réponse émotive dans tous les aspects de leur parcours. La vie est composée de conflits, de plaisirs, d'harmonies et de dissonances. Les mêmes éléments se retrouvent dans la musique, dans l'art et dans les romans d'Eric Dupont.

Hannah Arendt au cœur du récit

Accents gutturaux. Tortionnaires. Gens hospitalisés et mis au régime contre leur gré. Dans l'univers d'Eric Dupont, il faut toujours se méfier de la sainteté. Son troisième roman, *Bestiaire*, s'ouvre sur Nadia Comaneci et la possibilité de l'apesanteur. « L'Histoire allait surtout retenir son sourire, c'est-à-dire la chose pour laquelle elle ne s'était pas entraînée. » Dans ce roman familial où tout s'oppose, la mère consulte les oracles pour connaître l'avenir et le père « fait régulièrement table rase du passé ». Dans une maison chauffée à 17 degrés, on consomme des produits régionaux — morue frite, morue pochée, grillée, en sauce blanche, foies de morue, morue cuite au four entière dans du lait — et le « débat sur la souveraineté-association descend au niveau des friandises les plus banales ». En 1976, après l'élection du Parti québécois, plusieurs sociétés, dont Cadbury, avaient profité de l'occasion pour déménager leur siège social à Toronto. Les séparatistes outrés avaient lancé un mouvement de boycott de la Caramilk, une friandise fort convoitée. Cachés derrière un rocher, les enfants dévoraient leur tablette fourrée au caramel en fixant la mer, transformant ainsi un geste banal en acte révolutionnaire.

Un des fils rouges qui relient tous les romans d'Eric Dupont vient de ses lectures d'Hannah Arendt : sommes-nous tous à la fois bourreau et victime ? Dans son roman *Bestiaire*, Eric Dupont nous offre la réponse suivante : « Plus l'oppression est forte, plus le sujet doit trouver des moyens intelligents pour la contourner. Ainsi croît le bonsaï. L'arbre japonais miniaturisé n'est en fait que la somme de milliers de réponses à des contrariétés. Il représente l'incarnation végétale de la Résistance et la réalisation miniature de l'art, qui se déploie aussi autour d'une contrainte. Pour créer un beau bonsaï, il faut lui infliger des supplices supportables. Ne jamais lui couper trop de branches. Ce qui ne le tue pas le rend plus beau. Quand quelqu'un vous harcèle ou vous maltraite, il fait de vous un objet de beauté, une œuvre d'art. » Cette réalisation qui se développe dans l'axe familial de ses trois premiers romans se transposera au niveau de l'Histoire avec un grand H dans son *magnum opus*, *La fiancée américaine*. De vieilles Allemandes victimes de la guerre, des homosexuels tués pour leurs amours illicites, des jeunes femmes un peu garçons qui fondent des empires de restauration rapide et écrasent tout le monde autour d'elles.

Eric Dupont trouve ses histoires dans les espaces laissés vacants par la guerre : ces moments entre les tragédies qui composent la substance véritable de la vie pendant et après une période de conflit. Peut-être le plus fascinant de ces espaces, dans son œuvre, vient-il de la place qu'il accorde aux femmes dans cette Histoire. Mais avant tout, l'œuvre d'Eric Dupont est une métaphore de l'endurance. Des livres dans lesquels gravite l'idée de la vie éternelle. Et pour moi, *La fiancée américaine* répond à la question essentielle : pourquoi produire de l'art ?

BIBLIOGRAPHIE

- Voleurs de sucre*, roman, Montréal, Marchand de feuilles, 2004 ; Marchand de feuilles, coll. « FCEJ », 2013.
- Sugar Thieves*, traduit du français par Sheila Fischman, Toronto, Cormorant Books, 2012.
- La logeuse*, roman, Montréal, Marchand de feuilles, 2006 ; Marchand de feuilles, coll. « FCEJ », 2013.
- Bestiaire*, roman, Montréal, Marchand de feuilles, 2008 ; Marchand de feuilles, coll. « FCEJ », 2013.
- La fiancée américaine*, roman, Montréal, Marchand de feuilles, 2012.

les écrits

144

Alexandre Prstojevic
Jean-Pierre Vidal
Guillaume Asselin
Vincent Filteau
Louise Warren
Jean-Michel Maulpoix
Didier Coste
Antoinette de Robien
Jonathan Lamy
Édith Cousineau
Nicholas Giguère
Pierre Ouellet
Monique Deland
Marie-Claire Blais
Rober Racine
Gérard Cartier
Pascale Lefebvre-Ouellet
Chantal Neveu
Frédéric Marcotte
Alain Andreucci
Martin Hervé
Catherine Lemieux
Antoine Boisclair
Chantal Ringuet
Steve Savage
Erín Moure
Gilles Cyr
Daniele Pieroni
Lisa Carducci
Monique Deland

Portfolio Rober Racine

En vente dans toutes les librairies
Le numéro : 18 \$ • www.lesecrits.ca